

Affaires de paroles

Jean-Marie Prieur*

EA-739 Dipralang – Montpellier 3

Reçu le 20 septembre 2011, Accepté le 15 décembre 2011

Résumé. Cet article aborde d'un point de vue historique les grandes lignes de transformation de la réflexion linguistique: des linguistiques post saussuriennes à la pragmatique. Il souligne les limites du modèle fonctionnaliste qui domine aujourd'hui les approches pragmatiques et interactionnistes du langage.

Mots – clés : langue, parole, sens, sujet, interlocutoire, acte de langage, équivoque.

1. Une langue sans affaires de paroles¹

Sur la scène du langage indexée par Saussure comme scène de la confusion, de l'hétéroclite, de l'hétérogène, la linguistique introduit un procès d'identification et de découpage, une opération systématique, taxinomique, classificatoire à l'intérieur de « la masse des faits parlants », ouvre dès le Cours de Linguistique générale à « l'inventaire de langue », cadre, met à distance un « objet » spécifique de connaissance, dans une visée exploratoire de son "fonctionnement interne", selon le rigoureux partage inaugural d'un dedans/dehors et d'un choix de « bifurcations » [1 : 138]. La parole expulsée du cours, « l'objet » de la linguistique sera donc la langue.

« Tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène. » [1]

Si cette délimitation par la linguistique d'un champ qui lui serait propre répond à la légitime exigence épistémologique de cadre (peut-on dénier la productivité et la positivité inaugurale du geste d'auto-enfermement saussurien ?), les linguistiques post-saussuriennes accentueront cet effet de clôture, se montrant moins soucieuses d'investir l'hétéroscène langagière que de construire leurs propres discours.

Ce « constructivisme » linguistique fonctionne comme le symptôme même d'une raison systématisante affairée à cadrer l'homoscène de la langue-signe, de la langue-syntaxe en son aspect synchronique de "système" (Saussure), de "structure" (Hjemslev) ou comme "grammaire abstraite et innée" (Chomsky). L'objet-langue de la linguistique structurale ou générative, artefact suspendu en l'air, n'opère dès lors que sur la scène d'une auto-épreuve idéale, hors-sujets, hors-langages, hors-sociétés, coupée de l'économie subjective

¹ Ce texte constitue la version remaniée d'un article paru dans la revue *Travaux de didactique* n°1 (1979, éd. PULM, Montpellier).

* Tel.: + 33 6 71 83 60 11

Email: jean-marie.prieur@univ-montp3.fr

des parlants, comme de l'histoire sociale des pratiques langagières².

L'idéal d'objectivité linguistique boucle l'espace de sa scientificité et/ou de sa technicité, dans la recherche formelle d'une archi-essence de la langue. Cet idéal semble aujourd'hui appelé à retrouver la vérité de cette très grande banalité, à savoir que l'expulsé par la porte revient toujours d'une façon ou d'une autre par la fenêtre, comme dans cette fameuse pièce « Comment s'en débarrasser - des morts, des cadavres... ».

Le dispositif méthodologique de la théorie linguistique : Langue-objet / sujet de la métalangue, en appelle depuis son enclos formaliste à l'idéal unitaire de la « science » (au sens psychanalytique d'idéal du moi), articulant un « objet » par elle supposé donné en objectivité, c'est-à-dire en extériorité vis-à-vis du sujet de la métalangue, une langue donc sans sujet

« la langue est un tout en soi et un principe de classification » [1 : 25].

inscrivant dans la cohérence de sa démarche le fantasme d'une langue sans énonciateur, d'une langue sans affaires de paroles. Le sujet de la métalangue se donne pour objet sa propre forclusion (« je » c'est le système), sa forclusion comme sujet de l'énonciation [2 : 112, 113], marque les limites d'un espace d'intervention, où la technique linguistique ne réintroduit le sujet que comme sujet de la syntaxe (l'enchaînement de syntagmes en sujet-prédicat), c'est-à-dire comme sujet de la phrase, ou de l'énoncé. La cellule syntaxique (phrase

hiérarchisée à sujet ponctuel) est le lieu borné d'un « locuteur-auditeur idéal », ayant intériorisé, nous explique Chomsky, un computer savamment organisé (le langage), une machine à produire des phrases véhiculant de l'information.

2. Structure et mathesis : la raison mécaniciste

Les linguistiques scientifiques, si l'on entend par science cette « idéologie de la suppression du sujet » dont parle Lacan [3], peuvent donc dérouler le discours de leur méthode (découverte : jeu déductif principes-conséquences, ou évaluation : hypothèses sur le fonctionnement des langues et critères d'adéquation empirique) [4] - sans rien dire sur le point de vue d'où ce discours s'énonce, et encore moins sur celui qui l'énonce. La méthode peut bien utiliser un jeu d'écriture formelle, s'enrichir d'un nombre substantiel de « gadgets », et le linguiste pris dans son fantasme technologique - ce que Culioli [5 : 107] indexe comme « la fascination du linguiste pour le bidule, pour l'objet technique » - parler de formalisation dès qu'il emploie un symbole ou un diagramme, un silence total n'en est pas moins maintenu « sur qui machine et qui parle » [6 : 104].

Conformément à un motif névralgique du marché du savoir (l'identification étroite de la science à la mathesis), la linguistique éprouvera donc sa radicalité en se constituant vers les modèles de pensée déductive, et en mettant en jeu un imaginaire des mathématiques - supposées représenter un modèle de rationalisation exhaustive de leur « objet ».

² Font exception la « linguistique sociale » et la « linguistique psychologique » du début du XX^{ème} siècle, sous les noms, entre autres, d'Antoine Meillet, Charles Bally, Victor Henry, Joseph Vendryes.

De la grande naïveté épistémologique du linguiste : si la linguistique se retourne vers les mathématiques,

"si la science du langage doit se choisir des modèles, ce sera dans les disciplines mathématiques ou déductives..." [7].

C'est paradoxe !, qu'il lui faut se constituer en évitant toute préconception *a priori* de la langue pour rompre avec un quelconque discours philosophique pré-existant qui risquerait « de lui faire des enfants dans le dos », d'encoder donc sa codification inaugurale, naissante, - et ce, pour édifier ses notions dans une proximité immédiate, immaculée avec son objet d'investigation.

Le vœu pieux du linguiste ne diffère pas dès lors de celui du réflexologue ou du psychologue behaviouriste, de celui de toute psychologie de Laboratoire à la recherche d'une « objectivité scientifique » à la mesure du « poids de spécularité » de ses objets :

"Trop de linguistes ignorent que l'on peut à volonté construire des systèmes formels, et prennent pour une propriété de l'objet, ce qui est une propriété du modèle ou même un expédient éphémère" [5].

Le philosophe introduit par la démarche linguistique dans son rapport fasciné à la mathesis, n'est autre que celui du réalisme de la chose en soi, de la langue comme chose en soi.

Z.S. Harris [8], [9], conformément à son « idéal de rigueur scientifique », met entre parenthèses « les problèmes de la signification » considérés comme « insaisissables », « subjectifs », « inclassables »³, pour développer une analyse formelle de phonèmes, de morphèmes, et de la distribution des éléments obtenus par

segmentation et abstraction de la chaîne signifiante initiale. Le « sens » reste l'affaire du champ extérieur de la psychologie, en l'occurrence du behaviourisme mécaniciste, que le linguiste suppose apte à rendre compte de l'inscription « objective et concrète » de la « forme pure » qu'il a obtenue par abstraction et segmentation, apte à doter cette forme d'un « contenu ».

La raison mécaniciste fait du langage la simple réponse à des stimuli de situation ou d'action ; le « conditionnement » linguistique se résolvant selon le schéma causaliste stimulus/réaction. Le linguiste doit se servir d'« un ensemble de termes quotidiens qui traitent d'événements physiques » [10].

Le langage est cette « mécanique sensorielle » dont il s'agit de décrire « la structure syntagmatique » en suturant la *place vide* tracée par la réjection de toute approche de son fonctionnement signifiant, et de toute dimension subjective.

L'analyse linguistique peut donc se concevoir comme un « calcul logique » aveugle à ses présupposés technicistes, opérant un découpage des unités de base du langage et découvrant leurs arrangements formels.

Ainsi John B. Carroll peut écrire que : « la méthode des linguistes américains les conduit toujours à des conclusions logiques, même si les résultats peuvent paraître absurdes du point de vue du sens commun » [11], et que l'absence de "référence au sens" sur lequel se fonde le point de vue distributionnaliste se justifie par le fait que

« des voies inconscientes peuvent nous mener à préformer l'analyse si nous nous référons au sens » [11].

L'abstraction théorique s'accroche aux "découpages techniques" d'un objet statique,

³ Cité par E. Benveniste, op. cit., p. 10 - 11

sans sujet, sans histoire, en censurant l'investigation de ses propres procédés, dans le souci d'appliquer une formalisation exempte de présupposés psychologiques et idéologiques. On a pu mesurer les effets de ce "réalisme mécaniciste" dans les méthodologies d'enseignement des langues⁴.

3. La pragmatique : « Vers le sol raboteux du langage » ?

Face à des théories linguistiques qui définissent, d'une façon générale, leur objet comme formel, c'est-à-dire comme relevant d'une syntaxe ou d'une mathématisation, ou qui développent une conception strictement instrumentaliste⁵ du langage, la pragmatique rappelle que plus personne ne peut se permettre d'oublier que le langage est parlé, et qu'il n'existe pas hors de son utilisation dans le discours. Par opposition à une linguistique fondée sur la description du "stock" des énoncés constituant son corpus (Z. Harris), ou dont la limite est la phrase (Chomsky) et dont rien ne permet d'affirmer qu'elle puisse

s'appliquer au-delà, la pragmatique se met à l'écoute de "ce qui se passe quand les gens parlent", promouvant l'ordinaire des conversations courantes, le déjà entendu des "bla-bla-bla" quotidiens.

Certes les linguistes nous ont fait lire des « Paul achète une chemise, Pierre en vend trois à rayures » ou des « Je te parlerais volontiers, pas à ta sœur », mais le pragmaticien tente de saisir le discours dans le jeu de son déploiement intersubjectif, dessinant parmi les théoriciens du langage, la figure de ce qu'on pourrait appeler : un linguiste des conversations.

Cette percée de la pragmatique hors du formalisme est délibérément empiriste : soulevant l'embarrassante question de l'extralinguistique ou de l'extériorité trans-linguistique du langage – quel est l'Autre du langage visé par la parole pour le pragmaticien ? Ce n'est pas le monde physique et social, la « réalité » ou sa représentation assignées par le linguiste à cette place d'Autre, c'est l'action qu'elle permet d'exercer dans la dynamique des relations inter-humaines - cette analyse s'affecte d'une certaine façon de non-savoir, et s'aventure à interroger le langage dans son utilisation effective.

Le terme même de "pragmatique" contredit sans doute, à travers la prolifération de tendances et de travaux⁶, à tout idéal unitaire ; je me contenterai ici d'esquisser certains points de leur convergence.

⁴ En particulier dans les méthodologies audiovisuelles d'inspiration behaviouriste dont l'unique dominante opératoire est l'automatisation ou la mécanisation de structures de phrases, qui ne nécessite pas la compréhension ou la "participation intelligente" des apprenants.

⁵ Le simplisme fonctionnaliste du langage-outil (Martinet) a pour corrélat le libre choix d'un sujet autonome et maître d'en user dans "les limites de l'intercompréhension". C'est comme une élaboration défensive" contre l'emprise du langage sur notre être que se développe l'instrumentalisme. Cf. la critique de E. Benveniste, *Problèmes de linguistique I*, pp. 258-259, qui aura été un des premiers linguistes à s'intéresser aux recherches de la philosophie analytique anglo-saxonne, et à la théorie freudienne. Il souligne que "c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet" (ibid.).

⁶ On peut citer les "Investigations philosophiques" de L. Wittgenstein (annexées à la traduction du *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard, 1986) ; les *Etudes de logique et de linguistique* de P.F. Strawson, Le Seuil, 1977 ; *Quand dire c'est faire* de J.L. Austin, éd. du Seuil, 1970 ; *Les Actes de langage* de J.R. Searle, éd. Hermann, 1972 ; *Dire et ne pas dire* de O. Ducrot, éd. Hermann, 1972.

La pratique de ceux que l'on a appelés "les philosophes du langage ordinaire" a constitué, plutôt qu'à construire comme les formalistes des langages fonctionnant de façon idéale, à faire valoir que le discours est cette activité complexe : "quelqu'un parle à quelqu'un d'autre", restituant à la loi de la communication son tranchant, puisque chaque sujet se constitue dans le langage non seulement en parlant à un autre, mais à partir de cet autre, de l'« image » qu'il a de cet autre et de son écoute. Pour les pragmaticiens, le langage n'existe donc pas hors d'une activité de communication discursive, et ses règles sont fondamentalement des règles pour mener à bien des actes de discours :

"Nous ne savons rien du langage tant que nous ne comprenons pas le discours."⁷

Sans doute faut-il partir pour rendre compte de cette démarche de la distinction entre le performatif et l'illocutoire.

La signification du verbe performatif a pour référent, à la première personne du présent de l'indicatif, l'acte même que constitue son énonciation (il suffit de dire "je te félicite" pour féliciter, par contre "je t'insulte" n'est pas un performatif : s'il fait référence à l'acte d'insulter, il ne saurait à lui seul constituer la réalisation de cet acte) cette propriété particulière de certains verbes - où l'énonciation n'est pas distincte de l'acte auquel elle réfère - (demander, ordonner, affirmer, promettre, etc.), a été mise en évidence par Austin, Searle, Benveniste. Les Performatifs ont permis aux "philosophes du langage ordinaire" de définir ce qu'ils ont appelé "les actes illocutoires"; les critères de définition de l'illocutoire sont identiques à ceux qui valent pour les performatifs, à la différence fondamentale près que, si les performatifs constituent une catégorie sémantique repérable

dans la langue, l'illocutoire n'a pas de marque linguistique propre, mais peut être produit au moyen de mots et de formules débordant la catégorie des performatifs.

" Les mots n'ont pas de sens, ils n'ont que des emplois." (Wittgenstein). Dès lors, décrire le sens d'une formule ou d'un mot, c'est indiquer l'acte de discours qu'il permet d'accomplir. Si l'analyse linguistique traditionnelle des énoncés caractérise l'exemple "ceci est bon" comme une description d'objet, elle omet d'assigner à l'adjectif "bon" une valeur que peut lui conférer le langage ordinaire en situation, à savoir celle de recommander ; dire "ceci est bon" peut signifier "je te recommande ceci" -, dans le cas où remercier équivaut à dire "merci !", l'énonciation "merci !" constitue le même acte que le performatif au sens strict "je te remercie" -, de même, dans l'acte d'ordonner ou l'acte de demander, le caractère illocutoire de l'énonciation peut être marqué par une diversité indéfinie de constructions ou d'expressions qui ne sont pas des performatifs au sens strict.

Demander et ordonner sont des actes de discours en tant qu'ils modifient la position de l'interlocuteur, qui même s'il ne réagit pas explicitement à l'un ou à l'autre de ces actes est obligé de se situer par rapport à eux dans l'échange dialogique. L'énonciation illocutoire modifiant les positions intersubjectives apparaît comme une voie d'accès privilégiée à l'analyse de l'interlocutoire.

Ce qui est en question n'est plus seulement le message lui-même, ni son contexte linguistique, mais l'énonciation soit ce que les sujets assument de l'agir de leur discours, et de ce qui dans le discours se donne à reconnaître d'eux.

⁷ P.F. Strawson, op. cit.

Loin d'être simplement échange d'information ou communication, l'acte illocutoire est demande de reconnaissance :

« *Le sujet se réalise en tant que reconnu à une place, qui elle-même se définit dans un système de places.* » [12 : 70]

La pragmatique conteste que la détention d'un même langage (d'un même code, disaient les fonctionnalistes) soit la condition suffisante pour l'interprétation du message qu'un individu reçoit de son interlocuteur ; on ne peut décrire le sens d'un énoncé sans se référer à sa situation de discours, et aux repères de son énonciation. ("Tu partiras à Londres" sera compris comme une promesse, comme une information, un conseil ou un ordre, selon les rapports existant entre les interlocuteurs, le nombre de marques significatives verbales et non verbales engagées dans l'échange et sélectionnées dans l'ensemble des représentations qu'ils partagent ou croient partager.)

Chaque acte d'énonciation adhère à un certain nombre de repères symboliques et sociaux, les discours des sujets étant assujettis à une lisibilité régie par des normes d'interaction et d'interprétation, ou soumis à ce que A. Tabouret-Keller nomme « le réglage social du sens »⁸.

⁸ cf. « Comparaisons interlangues et problèmes du bilinguisme », in *Genèse de la parole* (dir. J.P. Bronckart), éd. PUF, 1977, p. 292 : « La notion d'arbitraire pour qualifier ce rapport (signifiant/signifié), ne couvre pas exactement sa complexité ; elle met cependant en évidence que si la communication inter-humaine peut être assurée malgré ce que ce rapport peut avoir d'indéfini, cela ne peut être qu'au prix d'un ensemble de conventions sociales contraignantes, loin d'être explicites, apparaissant avec un caractère de

Un *énoncé* peut être interprété et reçu, même si son auteur et les circonstances de son énonciation sont inconnus - par contre, un acte illocutoire ne tire sa valeur d'action que d'être énonciation, l'énonciation d'un sujet (même si celui-ci ne se désigne pas dans la formule) situé dans un « système de places », occupant une certaine place par rapport à son ou à ses interlocuteurs ; réduit à son seul énoncé, il n'a plus aucune efficacité, sinon peut-être celle du nonsense. (Imaginez l'inscription « Ne marchez pas sur les pelouses, SVP » apposée dans les couloirs d'un bâtiment administratif).

4. Limites de la pragmatique

« L'homme en tant qu'il parle » ou le « parlêtre » selon une formule de Lacan, pour désigner ce qui fait son humaine nature, tel pourrait (ou aurait pu) être le point de visée de cette pragmatique ou analyse du discours ordinaire.

Que son domaine soit celui de la parole « intersubjective » nous dit sa proximité possible avec la psychanalyse et avec la sociolinguistique. A la différence des linguistiques formalistes elle a pris pour objet les « individus parlants », les « causeurs » et les « babillards » des conversations ordinaires sans postuler qu'ils soient privés d'inconscient et de socialité. Elle n'a cependant décrit, jusqu'à présent que des sujets privés, sinon de socialité, du moins d'inconscient.

nécessité cachée, elles font de la pratique sociale du langage, une condition supplémentaire des propriétés dégagées... double articulation, chaîne temporelle, arbitraire du rapport Sa/Sé, réglage social du sens, ces caractéristiques sont universelles et fondamentales en ce qui concerne l'exercice du langage. »

Le modèle aujourd'hui dominant, de manière générale, les approches pragmatiques et interactionnistes, demeure un modèle fonctionnaliste.

De J.L. Austin à H.P. Grice ou J. Searle, de l'axiomatique et l'« axiologie » des actes de langage aux maximes conversationnelles (coopération, convention, sincérité, etc. [13], [14], il s'agit de « sauver » le langage ordinaire de tout malentendu et de toute équivoque en distinguant comme le fait par exemple J.L. Austin, entre « les usages normaux et sérieux d'une phrase » et ses « usages étioyés et parasites », parmi lesquels la métaphore, le mot d'esprit, l'antiphrase, l'ironie, etc.

La signification d'un énoncé doit être expliquée en termes d'intention et d'intention de communication, par la présence consciente, intentionnelle et « sérieuse » des interlocuteurs à eux-mêmes et à l'effectuation des actes de langage :

« Une énonciation performative sera creuse ou vide... si elle est introduite dans un poème, formulée par un acteur sur la scène, ou émise dans un soliloque... en de telles circonstances le langage n'est pas employé sérieusement... il s'agit d'un usage parasitaire par rapport à l'usage normal. » [15 : 55] (C'est nous qui soulignons)

« Je me contenterai de discuter les promesses qui sont clairement explicites et laisserai de côté celles qui sont effectuées au moyen de tournures elliptiques, de sous-entendus, de métaphores... » [16 : 96, 97] (C'est nous qui soulignons)

L'inconscient est, sans doute, comme l'écrit J. Derrida [17 : 140] « le grand parasite de tout modèle idéal de speech act », qu'une promesse puisse n'être pas sincère, qu'elle puisse être double ou duplice, ou exprimer une menace,

voici qui met « sérieusement » en doute l'unité et l'identité à soi du locuteur.

Ce que l'approche pragmatique exclut, c'est la diversité non-fonctionnelle, non-stratégique, des positions subjectives et des manières d'être dans le langage (séduire, jouir, jouer, ne rien dire, dire autre chose que ce qu'on dit, ne pas s'entendre, « équivoquer », etc...).

Parle-t-on toujours à partir d'intentions de communication, au moyen d'actes de langage ou de parole, pour réaliser certains buts, ou en fonction de certaines fins ?⁹

Le langage ordinaire est un langage « approximatif », ambigu, métaphorique, c'est le langage du double sens et du mot d'esprit, il ne sert pas seulement à transmettre des informations ou des mots d'ordre, mais il permet une parole inventive ou poétique, c'est-à-dire une parole subjective.

Références

- [1] F.de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. Payot, 1968.
- [2] J. Kristeva, Du sujet en linguistique, *Langages*, n° 24, 1971.
- [3] J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire inédit, 1970.
- [4] J.C. Milner, *Arguments linguistiques*, éd. Mame, 1970.
- [5] A. Culioli, La formalisation en linguistique, *Cahiers pour l'Analyse*, n° 9, 1968.
- [6] D. Sibony, in *Pourquoi la mathématique ?*, éd. 10/18, 1974.
- [7] E. Benveniste, Tendances récentes en linguistique, in *Problèmes de linguistique générale*, L. 1, éd. NRF Gallimard, 1966.
- [8] Z.S. Harris, *Structures mathématiques du langage*, éd. Dunod, 1971

⁹ Si cette approche a une pertinence, elle est pédagogique, et trouve son efficacité dans l'enseignement-apprentissage des langues.

- [9] Z.S. Harris, La structure distributionnelle, *Langages*, n0 20, 1970.
- [10] L. Bloomfield, *Le langage*, éd. Payot, cité par J. Joyaux (Kristeva), *Le langage cet inconnu*, coll. Le point de la question, éd. S. G. P. P. (réédition Points-Seuil), 1970.
- [11] L. Bloomfield, *The study of language, a survey of linguistics and related disciplines in America*, Havard University Press, 1969, cité par J. Kristeva, *Le langage cet inconnu*, coll. Le point de la question, éd. S. G. P. P. (réédition Points-Seuil), 1970.
- [12] F. Flahault, *La parole intermédiaire*, éd. du Seuil, 1978.
- [13] H.P. Grice, Logique et conversation, in *Communications*, n° 30, éd. du Seuil, 1979.
- [14] M. Safouan, Sens et vérité en psychanalyse, in *La parole ou la mort*, éd. du Seuil, 1993.
- [15] J.L. Austin, *Quand dire c'est faire*, éd. du Seuil, 1970.
- [16] J. Searle, *Les actes de langage*, éd. Hermann, 1972.
- [17] J. Derrida, *Limited inc*, éd. Galilée, 1990.

Về vấn đề lời nói¹⁰

Jean-Marie Prieur

EA-739 Dipralang - Montpellier 3

Tóm tắt. Từ một góc nhìn mang tính lịch sử, bài viết đề cập đến những nét biến đổi lớn của nghiên cứu ngôn ngữ học : từ ngôn ngữ học hậu Saussure đến ngữ dụng học. Bài viết cũng nêu bật những hạn chế của mô hình chức năng luận hiện đang chi phối các cách tiếp cận theo đường hướng ngữ dụng học và tương tác trong ngôn ngữ.

Từ khóa : ngôn ngữ, lời nói, nghĩa, chủ thể, liên ngôn, hành động ngôn ngữ, lưỡng nghĩa.

¹⁰ Bản dịch tiếng Việt phần tóm tắt bài báo do PGS. TS. Đinh Hồng Vân và TS. Nguyễn Thị Hương, Trường Đại học Ngoại ngữ - Đại học Quốc gia Hà Nội phối hợp thực hiện.